

nouvel édifice. Elle faillit en causer le renversement.

viii.  
Conspiration  
formée à la  
Barbade par  
les esclaves.

Des Anglais débarqués sur les côtes du continent pour y faire des esclaves furent découverts par les Caraïbes qui servaient de butin à leurs courses. Ces sauvages fondirent sur la troupe ennemie, qu'ils mirent à mort ou en fuite. Un jeune homme, long-temps poursuivi, se jeta dans un bois. Une Indienne, l'ayant rencontré, sauva ses jours, le nourrit secrètement, et le reconduisit après quelque temps sur les bords de la mer. Ses compagnons y attendaient à l'ancre ceux qui s'étaient égarés : la chaloupe vint le prendre. Sa libératrice voulut le suivre au vaisseau. Dès qu'ils furent arrivés à la Barbade, le monstre vendit celle qui lui avait conservé la vie, qui lui avait donné son cœur avec tous les sentimens et tous les trésors de l'amour. Pour réparer l'honneur de la nation anglaise, un de ses poètes a dévoué lui-même à l'horreur de la postérité ce monument infâme d'avarice et de perfidie. Plusieurs langues l'ont fait détester des nations.

Les Indiens, qui n'étaient pas assez hardis pour entreprendre de se venger, communiquèrent leur ressentiment aux nègres, qui avaient encore plus de motifs, s'il était possible, de haïr les Anglais. D'un commun accord, les esclaves jurèrent la mort de leurs tyrans. Cette conspiration fut conduite avec tant de secret, que la veille de l'exécution la colonie était sans défiance. Mais, comme

si la générosité devait toujours être la vertu des malheureux, un des chefs du complot en avertit son maître. Des lettres aussitôt répandues dans toutes les habitations, arrivèrent à temps. On arrêta la nuit suivante les esclaves dans leurs loges ; les plus coupables furent exécutés dès le point du jour, et cet acte de sévérité fit tout rentrer dans la soumission.

Elle ne s'est pas démentie depuis ; et cependant la colonie a prodigieusement déchu de son ancienne prospérité. Ce n'est pas qu'on n'y compte encore dix mille blancs et cinquante mille noirs ; mais les récoltes ne répondent pas à la population. Elles ne s'élèvent pas, dans les meilleures années, au-dessus de vingt millions pesant de sucre, et restent très-souvent au-dessous de dix millions : encore, pour obtenir ce faible produit, faut-il faire des dépenses beaucoup plus considérables que n'en exigeait un revenu double dans les premiers temps.

Le sol de la colonie, qui n'est qu'un rocher de pierre calcaire recouvert de fort peu de terre, est entièrement usé. Tous les ans il faut l'ouvrir à une assez grande profondeur, et remplir de fumier les trous qu'on a faits. Le plus ordinaire de ces engrais est le varec que le flux jette périodiquement à la côte. C'est dans cette herbe marine que les cannes sont plantées. La terre n'y sert guère plus à la production que les caisses dans lesquelles sont mis les orangers en Europe.

ix.  
Etat actuel  
de la  
Barbade.

Le sucre qui sort de ses cultures a généralement si peu de consistance, qu'on ne peut l'expédier brut, et qu'il a fallu le terrer : méthode qu'on ne suit pas dans les autres établissemens anglais, quoiqu'elle n'y soit pas prohibée, comme plusieurs écrivains l'ont avancé. Ce qui prouve encore mieux sa mauvaise qualité, c'est qu'il se réduit en mélasse beaucoup plus que partout ailleurs. Les sécheresses, qui se répètent souvent à la Barbade depuis qu'elle est entièrement découverte, mettent le comble aux malheurs des habitans de cette île, autrefois si florissante.

Aussi, quoique les taxes annuelles ne passent pas 156,291 liv., payées par une faible capitation sur les noirs, et quelques autres impositions, les colons sont-ils réduits à une médiocrité qui approche de l'indigence. Cette situation les empêche d'abandonner le soin de leurs plantations à des subalternes pour aller habiter des climats plus doux. Elle les rend même inhumains envers leurs esclaves, qu'ils traitent avec une cruauté inconnue dans les autres colonies.

Aux îles du Vent, la Barbade était naguère la seule possession britannique qui fût commerçante. Les navires qui venaient d'Afrique y abordaient généralement. Ils livraient leur cargaison entière à un seul acheteur et à un prix commun, sans distinguer dans le marché ni l'âge ni le sexe. Ces nègres que les négocians avaient achetés en gros, ils les vendaient en détail dans l'île même, ou dans

les autres établissemens anglais, et le rebut était introduit clandestinement ou à découvert dans les colonies des autres peuples. Ce grand mouvement a beaucoup diminué depuis que les autres îles britanniques ont la plupart voulu recevoir leurs esclaves directement de Guinée, et se sont soumises à l'usage établi de les payer en lettres de change à quatre-vingt-dix jours de vue. On a depuis étendu à un an ce crédit trop limité ; et très-souvent il a fallu le proroger encore.

Antérieurement à cette révolution, il circulait un assez gros numéraire à la Barbade. Le peu d'argent qu'on y voit encore aujourd'hui est tout espagnol, regardé comme marchandise, et ne se prend qu'au poids. La marine qui appartient en propre à cet établissement consiste en quelques bateaux nécessaires pour ses diverses correspondances, et en une quarantaine de chaloupes employées à la pêche du poisson volant.

La Barbade est assez généralement unie, et, à l'exception d'un très-petit nombre de ravins, partout susceptible de culture. Ce n'est qu'au centre que le terrain s'élève insensiblement et forme une espèce de montagne couverte jusqu'à son sommet de plantations commodes et agréables, parce que, comme les autres, elles furent toutes formées dans des temps d'une grande opulence. L'île n'est point arrosée ; mais les sources d'eau potable y sont assez communes : de très-beaux chemins la coupent d'une extrémité à l'au-

tre. Ils aboutissent à Bridgetown, ville mal située, mais bien bâtie, où sont embarquées les denrées qu'on doit exporter, quoique ce ne soit qu'une rade ouverte à plusieurs vents.

Telle était la colonie lorsque l'ouragan du 11 octobre 1780 réduisit à rien, absolument à rien, un ancien établissement dont la succession des temps avait si fort diminué les prospérités. De onze églises paroissiales, deux seulement résistèrent aux secousses, et les autres édifices publics croulèrent plus généralement encore. Les bâtimens de trois cent cinquante sucreries, les bâtimens des plantations moins importantes en coton, en indigo, en aloës, en gingembre; les bâtimens des bourgades placées sur la côte, tout fut bouleversé. Sous leurs débris périrent mille blancs, quatre mille noirs, huit mille bêtes à cornes, beaucoup d'autres animaux. Dans les mêmes ruines furent enterrés les ameublemens, la vaisselle, les effets précieux qu'avaient réunis deux siècles d'opulence. Ce qui devait sortir des magasins pour être-exporté, ce qui y était entré de subsistances pour l'année, eut un sort pareil. Aucune des récoltes que promettaient les campagnes ne resta sur pied, et avec elles s'évanouit l'espérance d'un avenir plus ou moins éloigné. Les fureurs de la mer égalèrent celles de la terre. Aucun des bateaux, aucun des navires qui voguaient sur l'Océan ou qui se trouvaient dans les rades n'échappa à la destruction ou au naufrage. L'estimation la plus

modérée éleva la perte causée par ce grand désastre à trente millions de livres.

S'il se trouvait jamais un peuple assez féroce ou assez insensé pour aspirer à l'usurpation de ces décombres, on ne connaît pas de position où il pût être arrêté après avoir débarqué; et le débarquement, impossible dans plusieurs points des côtes, est très-praticable en d'autres, malgré les redoutes et les batteries placées pour l'empêcher. Les gens de l'art pensent que le plus sûr moyen de faire réussir une attaque serait de la former entre la capitale et le bourg de Holetown.

Cette entreprise exigerait des forces plus considérables qu'on ne serait porté à le penser, en considérant que la Barbade n'a point de troupes régulières. Elle est remplie de petits cultivateurs braves, actifs, accoutumés aux exercices militaires, et qui vraisemblablement ne feraient guère moins de résistance qu'une milice mercenaire. C'est de l'Europe que devrait partir l'armement destiné à faire cette conquête. Si on le formait à la Martinique ou à quelque autre établissement situé sous le vent, les escadres anglaises qui seraient dans ces parages pourraient bloquer le port dans lequel se préparerait l'expédition, ou bien arriver à temps à la Barbade pour troubler les opérations de l'assaillant.

Cette île est au vent de toutes les autres; et cependant on ne saurait tirer de grands avantages de sa position, considérée militairement. Elle n'a

x.  
La Barbade  
est-elle sus-  
ceptible  
d'une grande  
défense?

que des rades foraines ; et, quoique moins exposée aux tempêtes et aux ouragans que les parages voisins, elle n'offre dans aucun temps un asile sûr aux vaisseaux de guerre, et moins encore dans les six derniers mois de l'année, où la mer est plus orageuse. Aussi la métropole n'y a-t-elle formé aucun établissement de marine. Les escadres nationales n'y sont jamais en station. S'il y en paraît quelquefois, ce n'est que pour peu de temps. C'est ainsi qu'en 1761 et en 1762 on y rassembla au mois de janvier et de février, dans la belle saison, les flottes destinées à s'emparer de la Martinique et de la Havane.

Tabago, une des trois îles neutres assurées à la Grande-Bretagne par la pacification de 1763, peut avoir dix lieues de long sur quatre, dans sa plus grande largeur. Tout indique qu'il était très-peuplé avant que les sauvages du continent en eussent massacré ou dispersé les habitans. C'était un désert lorsqu'en 1652 deux cents Hollandais y abordèrent pour essayer quelques cultures. Les Indiens du voisinage se joignirent aux Espagnols de la Trinité contre un établissement qui leur portait ombrage. Tout ce qui voulut arrêter leur impétueuse fureur fut massacré ou fait prisonnier. Le peu qui se sauva de leurs mains à la faveur des bois ne tarda pas à désertir l'île.

xi.  
L'île de  
Tabago, qui  
occasionna  
de si grands

La Hollande oublia durant vingt ans un établissement qu'elle ne connaissait que par les désastres de sa naissance. En 1654 on y fit passer une

nouvelle peuplade. Elle en fut chassée en 1666. Les Anglais se virent bientôt arracher cette conquête par les Français. Mais Louis XIV, content de vaincre, rendit à la république, son alliée, une île qu'elle avait possédée. Cet établissement ne prospéra pas mieux que toutes les colonies agricoles de cette nation commerçante. Ce qui détermine ailleurs tant d'hommes à passer en Amérique n'y a jamais dû pousser les Hollandais. Leur métropole offre à l'industrie de ses citoyens toutes les facilités d'un commerce avantageux : ils n'ont pas besoin de s'expatrier pour faire leur fortune. Une heureuse tolérance, achetée comme la liberté par des fleuves de sang, y laisse enfin respirer les consciences. Jamais des scrupules de religion n'y réduisent les âmes timorées à se bannir du sol où le ciel les fit naître. La patrie pourvoit avec tant de sagesse et d'humanité à la subsistance et à l'occupation des pauvres, que le désespoir ne contraint point d'aller défricher une terre accoutumée à dévorer ses premiers cultivateurs. Tabago n'eut donc jamais plus de douze cents hommes, blancs ou noirs, occupés à cultiver un peu de tabac, un peu de coton, un peu d'indigo, et à exploiter six sucreries.

La colonie était bornée à cet essor d'industrie quand elle fut attaquée par la nation même qui l'avait rétablie dans ses droits primitifs de possession et de propriété. Au mois de février 1677, une

combats entre les Hollandais et les Français, devint une possession britannique.

flotte française destinée à s'emparer de Tabago rencontra la flotte hollandaise qui devait s'opposer à cette invasion. Le combat s'engagea dans une des rades de l'île, qui devint fameuse, par cette action mémorable, dans un siècle fécond en grands événemens. L'acharnement de la valeur fut tel des deux côtés, que les vaisseaux étaient sans mâts, sans agrès, sans matelots pour manœuvrer, et qu'on se battait encore. La bataille ne finit que quand on vit douze bâtimens brûlés et plusieurs coulés à fond. Les assaillans perdirent moins de monde, et les défenseurs gardèrent encore l'île.

Mais d'Estrées, qui voulait l'emporter, y descendit cette même année au mois de décembre. Il n'y avait plus de flotte pour arrêter ou détourner ses forces. Une bombe lancée de son camp alla tomber sur le magasin à poudre. Ce coup, ordinairement décisif, mit l'ennemi hors d'état de défense : il se rendit à discrétion. Le vainqueur, avec toute la rigueur du droit de la guerre, non content de raser les fortifications, réduisit les plantations en cendres, s'empara de tous les navires, et transporta les habitans hors de l'île qu'il avait prise. La conquête en fut assurée à la France par la paix qui suivit une action où la défaite fut sans honte, et la victoire sans avantage.

La cour de Versailles négligea cette île importante au point de n'y pas envoyer un seul homme. Peut-être, dans l'ivresse d'une fausse grandeur,

voyait-elle avec indifférence tout ce qui n'était qu'utile. Elle prit même une mauvaise opinion de Tabago jusqu'à la regarder comme un rocher stérile. Cette erreur s'accrédita par la conduite des Français, qui, trop nombreux à la Martinique, se débordèrent aux îles de Sainte-Lucie, de Saint-Vincent, de la Dominique. Celles-ci étaient des possessions précaires et d'une qualité médiocre. Les aurait-on préférées à une île dont le terrain était meilleur et la propriété incontestable? Ainsi raisonnait un gouvernement qui n'avait pas alors sur le commerce et les plantations des colonies assez de lumières pour discerner les vrais motifs du peu de penchant que ses sujets avaient pour Tabago.

Une colonie naissante, surtout quand elle est fondée avec de faibles moyens, a besoin de secours immédiats pour subsister. Elle ne peut faire des progrès qu'à mesure qu'elle trouve la consommation de ses premières denrées. Celles-ci sont pour l'ordinaire d'une espèce commune qui, ne valant pas les frais d'une longue exportation, ne se vend guère que dans les lieux voisins, et doit mener insensiblement par des profits médiocres à l'entreprise des grandes cultures, qui sont l'objet du commerce des Européens avec les Antilles. Or Tabago était trop éloigné des grands établissemens français pour attirer des habitans par cette gradation de succès. On lui préféra des îles plus rapprochées des ressources.

Le néant où tout l'avait plongée ne l'avait pas dérobée à l'œil avide de l'Angleterre. Cette île orgueilleuse, qui se croit la reine des îles parce qu'elle est la plus florissante de toutes, prétendait avoir des droits imprescriptibles sur Tabago pour l'avoir occupée pendant six mois. Ses forces couronnèrent ses prétentions, et la paix de 1763 justifia le succès de ses armes en lui assurant une possession jusqu'alors dédaignée par les Français.

XII.  
Plan de défrichement pour les îles d'Amérique.

Presque toutes les propriétés des Antilles devinrent le tombeau de leurs premiers colons, qui, agissant au hasard dans des temps d'inexpérience, sans aucun concours de leur métropole, faisaient autant de fautes que de pas. Leur avidité méprisa la pratique des naturels du pays, qui, pour diminuer la trop grande influence d'un soleil éternellement ardent, séparaient les petites portions de terrain qu'ils étaient forcés de défricher par de grands espaces couverts d'arbres et d'ombre. Ces sauvages, instruits par l'expérience, plaçaient leurs logemens au milieu des bois, dans la crainte des exhalaisons vives et dangereuses qui sortaient d'une terre qu'ils venaient de remuer.

Les destructeurs de ce peuple sage, pressés de jouir, abandonnèrent cette méthode trop lente; et, dans l'impatience de tout cultiver, ils abattirent précipitamment des forêts entières. Aussitôt des vapeurs épaisses s'élevèrent d'un sol échauffé pour la première fois des rayons du soleil. Elles augmentèrent à mesure qu'on fouilla les champs

pour les ensemercer ou pour les planter. Leur malignité s'introduisit par tous les pores, par tous les organes du cultivateur, que le travail mettait dans une transpiration excessive et continuelle. Le cours des liqueurs fut intercepté; tous les viscères se dilatèrent, le corps enfla, l'estomac cessa ses fonctions. L'homme mourut. Échappait-on aux ardeurs pestilentielles du jour, la nuit on respirait la mort avec le sommeil dans des cabanes dressées à la hâte au milieu des terres défrichées sur un sol dont la végétation trop active et malsaine consumait les hommes avant de nourrir les plantes.

D'après ces observations, voici le plan qu'il serait bon de suivre dans l'établissement d'une colonie nouvelle. En y arrivant, nous examinerions quels sont les vents qui règnent le plus dans l'archipel de l'Amérique, et nous trouverions qu'ils y sont réguliers du sud-est au nord-est. Si nous avions la liberté du choix, si la nature du terrain n'y mettait point d'obstacle, nous éviterions de nous placer sous le vent, de peur qu'il n'apportât continuellement dans notre sein la vapeur des terres nouvellement défrichées, et n'infectât par l'exhalaison des plantations neuves une plantation qui se serait purifiée avec le temps. Ainsi nous devrions fonder notre colonie au vent de tous les pays qu'il s'agirait de mettre en culture. D'abord on construirait dans les bois tous les logemens, autour desquels nous ne laisserions pas couper un seul arbre. Le séjour des bois et sain : la fraîcheur